

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 65 (1920)
Heft: 6

Artikel: Sports et militaire
Autor: Jaquillard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sports et militaire.

Il est un fait acquis, c'est qu'en Suisse la mobilisation d'août 1914 nous a trouvés imparfaitement préparés au point de vue du matériel : manque d'artillerie lourde, insuffisance de mitrailleuses et de réserves de munitions, etc. Et quantité de gens en ont saisi le prétexte pour adresser d'amers reproches à nos autorités militaires.

La critique est aisée . . . après l'action.

Si l'on excepte ceux qui ont voulu le conflit et qui, pendant plus d'une génération, faisant usage d'un art parfait de dissimulation, s'y sont préparés avec la méthode et minutie que l'on sait, nous ne croyons pas qu'ils soient nombreux chez nous, ceux qui pouvaient se vanter d'avoir prévu ce que devait être la guerre mondiale.

Se rappelle-t-on les discussions souvent pénibles qu'amenèrent les demandes de crédits en faveur de notre défense nationale ? Se souvient-on que, déjà, certain parti avait inscrit dans son programme « la suppression du budget militaire » ?

Et puis, n'étaient-ils pas nombreux les gens qui ne voulaient pas croire à la possibilité d'une guerre ? Une atmosphère de paix et d'antimilitarisme se propageait dans notre pays, comme dans d'autres d'ailleurs, au détriment d'une saine appréciation des événements politiques.

Il suffit de voir ce qui s'est passé chez d'autres — voire même chez des acteurs de premier plan du récent conflit — et d'être dépourvu de parti pris, pour se rendre compte qu'en regard de cet état d'esprit, notre petit pays avait fait beaucoup pour son armée, que la majorité de nos concitoyens ont fort heureusement toujours considérée comme la seule protection efficace de notre sol, de nos institutions démocratiques, et de nos libertés.

Nous croyons qu'on peut dire qu'étant donné ce qu'on savait, mais plus particulièrement ce qu'on ignorait, de l'état de préparation à la guerre des puissances qui nous entou-

rent, nos autorités militaires avaient fait leur devoir. . .

* * *

Ce qui nous a le plus spécialement frappé à la mobilisation et dans les services subséquents, ce n'est pas, nous devons l'avouer, cette insuffisance, certainement explicable, de matériel, mais bien l'insuffisance de préparation physique de nos troupes.

Que d'officiers, de sous-officiers et de soldats, jeunes encore — nous parlons de l'élite que nous connaissons mieux — inaptes à la marche, incapables d'accomplir une course de vitesse, de franchir un obstacle dans le terrain ! Peu ou pas de coureurs de fond.

Est-ce à dire que le soldat suisse soit inférieur, physiquement, à celui d'autres pays ? Non, nous avons la conviction du contraire.

Ce qui est vrai, c'est qu'à l'époque — nous parlons de l'avant-guerre — la plupart recherchaient le parfait bien-être, le « confort moderne » peu fait pour endurcir et que l'éducation physique n'était pas ce qu'elle aurait dû être : le complément indispensable de l'éducation morale et intellectuelle. Les modes de transports mécaniques, toujours plus répandus et toujours plus utilisés, faisaient qu'on oubliait de se servir du moyen de locomotion le plus sain et le moins coûteux ; la marche était délaissée.

La guerre, de son doigt sanglant, a montré, l'importance énorme, trop longtemps méconnue, de la valeur individuelle de l'homme au combat. Les exemples ne sont plus à compter.

Les qualités morales du soldat viennent évidemment en toute première ligne. Mais, à elles seules, elles ne suffisent pas. Que de combattants ont payé de leur sang leur impréparation physique ! Ce qu'il faut à la guerre, ce sont des hommes suffisamment entraînés physiquement pour pouvoir fournir, en toute saison, par tous les temps, de longues et pénibles étapes, des hommes qui, dans la phase si importante de la préparation au combat, et dans le combat lui-même, puissent parcourir, à toute vitesse, les zones découvertes ou battues par le feu, enfin des hommes franchissant aisément et sans hésitation les obstacles du terrain (haies, murs, ruisseaux, fossés, etc.) qu'on rencontre à chaque pas chez nous.

Il faut plus encore ; il faut que ces hommes aient assez de résistance physique pour que, la dure étape ou le bond rapide accomplis, les obstacles passés, ils puissent faire usage utile de leur arme, exécuter un tir ajusté, chaque coup atteignant son but.

Que nous importe un tireur de précision incapable d'accomplir les phases préparatoires du combat ou qui, les ayant accomplies tant bien que mal, n'a plus la force suffisante pour toucher l'adversaire ! Et, ce qui est vrai pour l'arme à feu, l'est aussi pour l'arme blanche.

Le courage lui-même devient inutile s'il n'est accompagné de la résistance et de la souplesse indispensables chez un soldat.

La guerre chez les belligérants, et les services de relève chez nous ont établi surabondamment la nécessité absolue dans l'instruction individuelle du soldat de la pratique journalière du sport pédestre, à côté d'une culture physique rationnelle intensive (programme d'exercices préliminaires, largement complété par des exercices d'utilité pratique immédiate pour le combat, gymnastique Hébert, obstacles, courses d'estafettes, de relais, mouvements préparatoires au lancement de la grenade, etc.). Les métamorphoses obtenues par ce moyen-là sont vraiment étonnantes. Quelques semaines d'entraînement bien compris peuvent transformer complètement la plupart de nos hommes : la raideur fait place à la souplesse, le thorax se développe, la taille se redresse, le regard, fenêtre de l'âme, s'éclaircit : *Mens sana in corpore sano*.

Mais que de temps consacré à assouplir et entraîner l'homme. Ces longues et fastidieuses heures de stationnement sur nos places d'exercices, uniquement employées à dégourdir et à fortifier la recrue ou le soldat pour le préparer à supporter les fatigues du service, sont indispensables dans l'état actuel d'impréparation physique de nos jeunes gens. Elles tendraient à disparaître de nos programmes d'instruction si l'homme arrivait entraîné à l'école de recrues et dans les services subséquents.

On pourrait ainsi consacrer le temps, gagné à l'instruction militaire proprement dite du soldat, et à l'instruction dans le service en campagne et pour la préparation au combat des

petites unités, dont la guerre a révélé toute l'importance.

Et ce serait tout profit : pour l'armée on obtiendrait une préparation de nos troupes plus complète et plus fouillée que ce n'est actuellement le cas ; pour la troupe elle-même (chefs subordonnés), nos temps de service, élagués de ces longues heures monotones, deviendraient autrement intéressants et instructifs.

Quel genre de culture physique doit-on pratiquer de préférence en vue d'atteindre l'état de préparation militaire suffisant ? La réponse est aisée. Qu'importent les moyens, pourvu que le but — le développement et l'assouplissement corporels — soit atteint.

Nous dirons cependant que nous préférons nettement un sport en plein air à la gymnastique seule, qui tend souvent à devenir trop acrobatique, ainsi qu'à l'athlétisme de cabinet.

Convaincu de la valeur toute spéciale, au point de vue militaire, comme aussi au point de vue de la santé, d'un entraînement physique à l'air libre, en toute saison, le football et le sport pédestre, tous deux complétés par un programme bien compris d'athlétisme léger, nous paraissent à ce titre, remplir un rôle de premier plan.

Le football, école de volonté par excellence, développe la souplesse, l'endurance, l'énergie et le coup-d'œil, qualités essentielles chez chaque combattant. D'éminents chefs avaient reconnu, depuis fort longtemps, la valeur militaire éducative de ce sport. La conflagration récente l'a affirmée sans conteste. Les sociétés de football et de sport pédestre ont fourni aux armées cette pléiade de « coureurs », « d'hommes de liaison », tous soldats d'élite qui, au mépris des bombardements les plus terribles, s'en sont allés dans les terrains défoncés par la mitraille, par tous les temps, de nuit comme de jour, porter leurs rapports, maintenir la liaison, élément de succès dont l'importance dans le combat moderne n'a plus besoin d'être relevée.

C'est aussi par le football qu'à l'arrière du front on a complété, chez les hommes au repos, l'entraînement acquis et maintenu la bonne humeur, ce baromètre du moral de la troupe.

Ce sont évidemment ces motifs qui ont engagé l'actuel ministre de la guerre français à introduire dans le programme d'instruction militaire le football, que, si nous ne faisons erreur, les officiers eux-mêmes doivent pratiquer.

* * *

Les sports de plein air, ont pris partout, en Suisse aussi, depuis quelques années un essor réjouissant. Nous n'en voudrions pour preuve, que la magnifique participation, en 1918, au Marathon national et à la Course de patrouilles militaires. Ces manifestations, en dépit des circonstances difficiles issues de l'état précaire des moyens de communication, réunirent environ 500 participants, dont plusieurs ont accompli, sans entraînement préalable, de réelles performances.

C'est par centaines que les jeunes gens de toutes conditions affluent dans les sociétés sportives, dans lesquelles, à côté de la pratique des sports, on cultive une bonne et saine camaraderie, au grand dam des pêcheurs en eau trouble extrémistes prônant la lutte des classes.

Faut-il attribuer cet état de choses à nos longues périodes de mobilisation de guerre qui ont fait apprécier à notre jeunesse les avantages des exercices corporels pratiqués à l'air libre ? Nous le croyons.

La semence est en bonne terre ; il suffit de soigner la culture.

* * *

Quelle participation nos jeunes officiers ont-ils prise jusqu'ici, dans la Suisse romande notamment, à ce magnifique élan sportif ? Il nous est pénible de constater qu'elle est, pour ainsi dire, nulle ; si cette regrettable abstention devait se continuer, il faudrait s'attendre à ce que nos prochains services voient nos sous-officiers et nos soldats mieux entraînés, disons le mot, plus aptes physiquement, que ceux chargés de les instruire et les commander.

Il est temps de réagir ; il faut rattraper le temps perdu.

Aussi, adressons-nous un chaleureux appel à nos jeunes camarades, persuadés que nous sommes qu'il suffit de leur montrer la voie à suivre, pour qu'ils s'y engagent. C'est, en grand nombre, que nous espérons les voir entrer dans les sociétés sportives. En ce faisant, ils collaboreront à une œuvre sociale et patriotique au premier chef.

Capitaine JAQUILLARD,
Cdt Comp. fus. III/3.